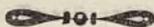


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M^{me} ALPHONSINE MASSON (7^e partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (7^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Puisque les détails que nous avons donnés à nos lectrices sur le beau trousseau de mademoiselle de Castellane ont paru les intéresser, nous les compléterons aujourd'hui par la description de quelques-unes des robes qui nous ont particulièrement frappée. Parmi les vingt-cinq robes exposées dans les beaux salons de madame Minette, dix-huit étaient des robes de bal ou de grande toilette de dîner : les volants couvraient sans exception les robes légères ; les robes d'étoffes, telles que le taffetas, avaient deux jupes ; quelques-unes des robes de ville étaient faites à quilles. Pour les toilettes très-parées, dont le principal élément sera toujours les belles dentelles noires ou blanches, il est à peu près impossible de supprimer les volants, ils ont une grâce, une légèreté et une richesse qui remplissent toutes les conditions de l'élégance et de la grande parure ; aussi les avons-nous vus très-fermement maintenus dans la composition des toilettes de la jeune princesse Radzivil, seulement ils étaient accompagnés d'ornementations très-variées, et qui donnaient à chaque robe différente un air de nouveauté très-séduisant.

Les volants de dentelle alternant avec les volants en étoffe pareille à la robe sont d'un charmant effet dans les robes actuelles de crêpe ou de tarlatane. Madame Minette pose un ruban de couleur vive sur le volant, ce qui fait ainsi un transparent à la dentelle et la fait

beaucoup ressortir. Une très-gracieuse innovation de l'habile couturière, ce sont les berthes *serpentine* ; qu'on se figure une berthe plate de la largeur d'une barbe de dentelle décrivant sur le corsage plusieurs ondulations : une forme le creux sur la poitrine, une autre avance sur les jockeys des manches ; une sorte de chemisette claire, plissée à la suisse, attachée à la robe, entoure les épaules et empêche que les creux de la berthe ne laissent trop voir la poitrine. Une berthe de cette forme était posée sur le corsage d'une robe de tarlatane blanche ornée de volants de dentelle noire et de volants blancs et roses de Chine ; la berthe plate, en dentelle noire d'un dessin très-riche, ressortait admirablement sur un large ruban rose de Chine ; les jockeys reproduisaient les volants blancs, roses et noirs : c'était délicieux et d'une originalité complète. Une robe en taffetas bleu à chinés pompadour portait, quoique montante, la même forme de berthe ; le fond de la robe était bleu uni ; les volants, à grandes dents rondes garnies d'un petit effilé mousse blanc, offraient les plus magnifiques guirlandes chinées que Lyon ait jamais inventées ; et sur le corsage bleu uni, ainsi qu'autour des revers des manches, se dessinait la ligne capricieuse d'une guirlande chinée sur fond blanc ; de petits boutons de turquoises fermaient le corsage, fait sans basques, et seulement légèrement allongé sur le devant de la taille. Parmi les robes de moire antique, deux étaient absolument unies ; une, couleur noisette claire, était faite à deux jupes sans ornement ; et le corsage, à basques longues, était couvert d'applications de velours frappé de la même nuance que la robe. Dans les robes de ville le velours semblait dominer comme accessoire. Une robe de satin gros bleu, avec deux quilles de velours plain du même bleu, avait une distinction extraordinaire ; le corsage de cette robe portait des revers de velours uni pareils aux quilles de la jupe. Une autre robe, verte et noire, à larges bandes transversales, offrait un modèle de corsage entièrement nouveau ; ce corsage, plat, montant, sans basques, a cinq pointes : une qui descend au milieu du dos, deux plus petites sous les bras, enfin deux autres assez longues par devant ; il est entouré d'un effilé-résille très-haut mêlé de chenille et de jais ; on ne peut se figurer sa grâce. Cette nouvelle création fait le plus grand honneur à madame Minette,

qui en cela comme toujours a trouvé l'art de sortir de ce qui est vulgaire sans tomber dans la voie de ce qui est étrange. Des robes d'une simplicité princière, ce sont les robes de taffetas d'Italie à deux jupes garnies de hautes ruches à la vieille en étoffe pareille au reste; le corsage, montant, à basques, est garni de même; on ne peut rien voir de plus modestement délicieux; le seul défaut de ces robes si charmantes, c'est d'employer trente-six mètres de soie. Il y en avait trois dans le trousseau de mademoiselle de Castellane: une mauve, une blanche et une rose de Chine; elles ont tenté toutes les femmes du grand monde qui étaient là regardant et jugeant.

Les robes de bal, en crêpe rose, en tulle bleu, en tarlatane blanche, étaient rehaussées par de magnifiques dentelles: le chantilly, l'alençon, l'angleterre, ruisselaient en cascades légères; l'art avec lequel madame Minette les avait disposées ne peut s'analyser; la robe qu'on regardait semblait toujours la mieux réussie. Ceci est utile à constater à propos d'un trousseau dont les dentelles avaient été pour la plupart données par la famille; dentelles admirables et historiques sans doute, mais dont les aunages (vieux style) ne répondaient pas toujours aux exigences de la parure actuelle. Madame Minette a surmonté cette difficulté victorieusement, et s'est montrée absolument supérieure par son goût et la variété de ses ornements.

La Compagnie Florale vient de recevoir pour la Sardaigne et la Russie quelques commandes princières, qui l'ont obligée à déployer encore une fois cette activité qui a été une des bases de sa belle réputation. Ce qui est doublement flatteur pour elle, c'est qu'on lui a demandé de répéter des parures qu'elle avait créées il y a déjà deux mois; ces beaux liliums, ces volubilis si naturels dont nous avons parlé, les couronnes printanières pour jeunes filles, les cérès mêlées de mûres et de sureau, ont eu un succès qui l'oblige à les reproduire plusieurs fois; mais, excitée par ce petit triomphe, elle n'a pas voulu paraître à court d'inventions, et elle a envoyé à la princesse Yermoloff six coiffures et guirlandes d'une nouveauté délicieuse: l'une d'oreille-d'ours de diverses nuances, — le nom n'est pas gracieux, mais la fleur est d'un ton superbe et d'un velouté très-seyant; — des lianes très-souples mêlaient leur feuillage aux masses formées par l'oreille-d'ours, et empêchaient que l'ensemble n'eût de la lourdeur; une d'amaryllis jaunes et de pensées; une d'orchidées lilas et d'orchidées blanches à grappes tombantes; une de lis naturels, — des chefs-d'œuvre, des lis... séditieux de naturel; une cinquième de pois de senteur de velours rose à cœurs bruns disposés en longues tiges d'une souplesse et d'une grâce indicibles; une sixième enfin de reines marguerites pompons et de feuilles de chêne, dont la disposition originale ne peut être prise qu'avec des fleurs rondes comme la reine marguerite. La Compagnie Florale a bien autre chose encore dans ses serres de la rue de Choiseul, mais la revue en serait trop

longue pour aujourd'hui, et nous devons les quitter, non sans leur dire au revoir.

C'est un signe d'intelligence et une preuve de talent que de savoir se créer à Paris, au milieu des concurrences et des réputations faites, ce qu'on appelle une *spécialité*. Beaucoup y visent, peu y atteignent, précisément par le grand nombre de maisons qui tentent de se faire distinguer en s'occupant de la confection d'un seul genre d'objets de toilette ou d'ameublement. Mesdames Mourée sœurs, maison du *Lis de la vallée*, ont tenté cette fortune dans une voie déjà bien encombrée, celle de la nouveauté en lingerie; elles se sont efforcées de se créer un genre, et elles ont réussi: elles *spécialisent*, — il faut accepter le vocable, — la fantaisie de la lingerie; elles ne visent pas au linge des grands trousseaux, comme mesdames Minette ou Payan, elles se contentent de régner sur les fichus, les bonnets, les mantilles, les résilles et autres fanfreluches charmantes et indispensables dont les femmes élégantes font une énorme consommation. La part que mesdames Mourée ont choisie est belle et ne leur sera pas ôtée, car elles y ont obtenu depuis leur établissement de beaux et légitimes succès; elles offrent à leur clientèle deux avantages auxquels nulle femme n'est insensible: une grande variété de modèles, une grande modicité de prix; aussi sont-elles fort aimées des jeunes filles, qu'elles savent parer avec autant de goût que de simplicité. Elles ont fait la semaine dernière, pour les deux filles de lady Shel..., de charmantes mantilles de tulle point d'esprit blanc, couvertes de petits volants sur lesquels étaient fixés trois rangs d'un mince velours noir; des nœuds de ruban bleu de Chine fixaient les mantilles par devant; rien de plus élégant que ces simples mantilles, dont la coupe, moitié canezou, moitié mantelet, est une heureuse invention des dames Mourée. Leurs canezous à plis plats dans lesquels on passe un ruban de couleur sont aussi très-jolis pour jeunes filles; leur corsage, formé de velours quadrillé noir ou de nuance assortie à la robe, qui rappelle certaine mode espagnole, et qu'elles ont si justement appelé une *sevillane*, est une délicieuse parure de petite soirée, et présente cet avantage de pouvoir être également porté sur une robe décolletée qu'elle complète, ou sur une robe montante qu'elle embellit. Les mères ne sont pas moins satisfaites que les filles du talent de mesdames Mourée; elles savent artistement mêler les belles dentelles noires et blanches, les jais, les chenilles, les broderies délicates à leurs gracieuses fantaisies, et elles ont fait récemment en bonnets, mantelets et canezous habillé, des merveilles de goût dont on sait quelque chose à Bade, à Trouville et à Spa, où bon nombre de leurs belles clientes se sont rendues cet été.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Habit de cheval en drap vert Crimée : le corsage à basque est orné de brandebourgs. Chapeau de castor à forme basse. Voile de gaze vert foncé. Linge de batiste plat. Gants à manchettes dits crispins. Bottines à talons avec éperons.

Seconde toilette. — Robe de reps gris clair faite en redingote : sept nœuds de taffetas pensée posés de chaque côté de la jupe; nœuds pareils sur le corsage partant de l'épaule, ceinture à larges bouts bordée d'une petite ruche pareille aux rubans de la robe. Manches larges fermant au poignet. Jockey rond entouré d'une ruche comme la ceinture. Coiffure de dentelle avec touffes de violettes, barbe de mousseline garnie nouée autour du cou. Gants de peau de Suède. Pantoufles de peau anglaise.

MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.**ROBES.**

Madame Victorine Rascol, 104, rue Richelieu.

FLEURS ET COIFFURES.

M. Tilman, fournisseur de S. M. l'Impératrice et de S. M. la Reine d'Angleterre, 104, rue Richelieu.

CONFECTIONS ET ROBES, HAUTE NOUVEAUTÉ.

E. Boudet, 40, rue de Ménars.

LINGERIES, HAUTES NOUVEAUTÉS.

Mesdames Mourée sœurs, au Lis de la vallée, 346, rue Saint-Honoré.

SPÉCIALITÉ DE RUBANS GAUFRÉS.

M. L. Desterbecq, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

SPÉCIALITÉ DE FLEURS EN PAPIER.

Madame Traversa, 184, rue de Rivoli, papeterie des Tuileries.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

SOIERIES, CACHEMIRE, ATELIERS DE ROBES ET CONFECTION.

Maison Gagelin, 83, rue Richelieu.

M. WILLIAM ROGERS, dentiste de Londres, 270, rue Saint-Honoré, en face le passage Delorme.

LOUISE.

(SUITE.)

LOUISE A FRANTZ.

Cher Frantz, je viens d'être frappée d'un coup aussi inattendu que fatal!

Mon mari est mort!

Sa maladie a été courte, il est mort épuisé par le poison qu'il avait avalé autrefois; tel est du moins l'avis des médecins.

Mais que vous êtes loin, cher Frantz, d'imaginer les circonstances douloureuses de cette mort!

Il y a un mois, M. le vicomte d'Escars, étant malade, m'envoya chercher par son valet de chambre. Il était huit heures du soir. Je m'étais un moment retirée chez moi, n'ayant pris aucun repos depuis douze jours, car, seule avec mes domestiques, j'ai soigné mon mari. Quand je le quittai, ce jour-là, il dormait pour la première fois depuis bien longtemps! J'étais auprès du berceau de mon fils, je le contemplais, il ne m'avait jamais semblé si beau; je n'osais l'embrasser, de peur de l'éveiller. On frappa à ma porte, je retournai vivement la tête. C'était Jean. Qu'y a-t-il? lui dis-je. M. le vicomte fait demander chez lui madame la vicomtesse, et la prie de vouloir bien se rendre à sa prière le plus tôt possible.

J'allai immédiatement auprès de mon mari. En me voyant, il me remercia du regard, et renvoya tous les domestiques. Malgré moi, j'étais inquiète, troublée. Pourquoi cette solitude se faisait-elle autour de nous? Qu'allais-je entendre? Enfin, il s'exprima ainsi :

— Veuillez, madame, m'écouter.

Les heures de ma vie sont désormais comptées... Je vais comparaître devant Dieu. Tous mes devoirs religieux sont remplis, c'est assez vous dire que vous n'allez entendre que des paroles vraies. J'eusse voulu vous épargner leur tristesse... Hélas! une fois du moins vous partagerez mes maux! Et des larmes jaillirent de ses yeux. — Qu'allait-il me dire?

— Est-ce que vous n'avez pas toujours trouvé en moi le dévouement le plus absolu, monsieur? Votre reproche me touche profondément; je ne croyais pas l'avoir mérité.

— Chère Louise, je le sais, vous m'avez donné tout ce que vous avez pu me donner; mais de vous c'était si peu de chose!...

Je vais mourir, et vous n'aurez pas vu, pas compris que votre indifférence m'a tué!... Je vous le pardonne, mon enfant; je ne devais pas vous épouser, car je savais que vous étiez aimée d'Albert. — J'ai espéré que mes soins vous toucheraient, et que vous oublieriez l'amour de cet homme... que vous m'aimeriez un peu...

je vous aimais tant!... Si vous saviez ce que j'ai souffert, Louise, vous auriez pitié de moi. — Sachez-le, j'ai passé des nuits entières à pleurer; votre froideur m'écrasait, et je n'avais même pas le droit de plainte; car, jusqu'à un certain point, je ne pouvais vous demander d'aimer un être que le malheur avait rendu chagrin, dédaigneux, jaloux.

— Oh! jaloux, m'écriai-je, quelle vie est plus pure que la mienne?

— C'est précisément cette vie angélique, admirable, et qu'une pensée secrète sans doute faisait telle, qui me jetait dans des désespoirs sans nom! Les tourments, les tortures que j'ai endurés me conduisent au tombeau! On n'a jamais pitié de la souffrance quand elle est habillée de laideur et de vieillesse. Le pauvre cœur qui bat sous ces enseignes est doublement malheureux cependant!...

Vous avez pu vous étonner de ma froideur pour notre enfant? Oh! Louise, cela fut la plus déchirante de mes angoisses! Notre enfant! qui sait? Après moi, ne l'aidez-vous pas à oublier son père, vous qui ne l'avez point aimé? Cette idée-là, je ne puis la souffrir, elle traverse mon cœur comme le fer d'un poignard! Pauvre passager sur la terre, je n'aurai connu aucune des joies de la famille.

Mon Dieu! mon Dieu! l'ai-je donc mérité!

Une suffocation violente s'empara de mon mari, j'étais désolée, anéantie, je lui prodiguai mes soins, il revint à lui, demanda s'il était seul encore, et reprit :

— Au moment de vous quitter pour jamais, chère Louise, faites-moi une promesse solennelle. Je vous en prie, je vous en conjure! Je sais que je vous demande beaucoup, moins qu'à une autre cependant, car chez vous l'amour maternel, c'est la vie et toutes ses jouissances; jurez-moi que vous ne vous remarierez pas... pour mon fils, je n'ose dire pour moi, et je mourrai heureux et je bénirai votre nom... Ma Louise, répondez-moi!

Le désespoir de mon mari était déchirant. Au prix de ma vie, pour le consoler, pour le sauver, je lui ai tout promis, car sa mort me fit l'effet d'être mon œuvre. Cette douleur profonde et si longtemps muette qui se révélait aux portes de l'éternité, tout cela me jeta dans l'épouvante; je me crus coupable d'une souffrance ignorée; je me reprochai de ne l'avoir pas devinée. J'eus des remords, et c'est tout haut, du cœur, que je lui promis de ne jamais porter d'autre nom que le sien.

En entendant ces paroles, il me prit les mains, les couvrit de baisers et de larmes, me remercia d'une façon si touchante qu'à mon tour je m'inclinai sur lui, et posai sur son front le premier baiser qu'il eût jamais reçu de moi. — A ce moment, il perdit toutes ses forces, et exhala son âme!... Son visage demeura longtemps empreint d'une expression de béatitude qui lui restitua, au moment de la mort, presque toute l'expression belle et douce de ses jeunes années. — Adieu,

mon ami, je suis toute à mes regrets, je m'arrête d'écrire, les larmes me suffoquent, car je viens de rouvrir toutes les plaies de mon cœur.

ALBERT A FRANTZ.

Cher Frantz, je ne suis point superstitieux, et pourtant j'agis comme si je l'étais. Je meurs d'inquiétude, mon esprit est bouleversé, une idée me poursuit sans relâche, idée folle sans doute, car elle provient d'un songe pendant lequel Louise m'est apparue. « Viens, suis-moi, me disait-elle; le bonheur n'est pas sur la terre!... » Et elle s'effaça dans l'ombre; je voulus la suivre, mes membres étaient paralysés, je la rappelai, ma voix n'avait plus de son... je retombai sur mon lit tout épouvanté, baigné de sueur, j'ouvris mes yeux, j'eus peur des ténèbres, et j'allumai mes bougies.

Depuis ce moment, je cherche à m'expliquer ce rêve. Louise est-elle morte? ou bien suis-je fou? Je ne puis lier ensemble deux idées; est-ce un pressentiment funeste, ou bien une réalité plus funeste encore?

Je ne vivrai pas tant que vous ne m'aurez pas tiré de cette mortelle inquiétude!

FRANTZ A ALBERT.

Louise n'est pas morte! respirez librement, cher ami, mais en revanche, selon l'habitude de notre pauvre monde, la bonne nouvelle est escortée d'une nouvelle mauvaise.

Depuis deux mois, le vicomte d'Escars a cessé d'exister. En mourant, il a révélé à sa femme toutes les tortures d'un amour méconnu, et Louise s'est prise pour lui d'une si profonde pitié en entendant cet aveu, que pour lui donner quelques consolations au moment de quitter la vie, elle s'est engagée à ne jamais se remarier. Elle regrette amèrement son mari, et m'écrivait en parlant de lui :

« Si je n'étais mère, je voudrais mourir, car je me sens découragée. Vous serez étonné, cher Frantz, quand vous lirez que je regrette maintenant M. d'Escars? Oui, je le regrette, parce qu'il a été malheureux. Je lui étais nécessaire; seule, je pouvais adoucir ses accès de profonde tristesse, il en était venu à m'accepter dans toutes les circonstances sérieuses de sa vie comme une sœur, j'étais la mère de son enfant! A ce titre, cher Frantz, l'indifférence n'est plus possible, le lien qui s'établit du père à la mère a une force mystérieuse, inconnue, qui se révèle dans les circonstances graves, solennelles. La mort de mon mari n'a point tranché le nœud qui nous unissait; au contraire, elle l'a renoué et scellé à la pierre du tombeau. »

Je ne doute pas, cher Albert, que le temps n'agisse sur Louise. Les idées tristes se modifieront, et elles seront remplacées par une mélancolie qui, tout en lui laissant ses souvenirs, vous la rendra avec cet heureux caractère, noble et doux, que vous lui connaissez.

Je trouve les consolations banales et impuissantes des amis plus pénibles qu'elles ne sont efficaces; nous ne sommes pas nés pour vivre en contemplation de la douleur. Quand elle a jeté tout son feu, elle s'épuise et s'éteint d'elle-même, c'est pourquoi je laisse pleurer Louise sans essayer de tarir ses larmes.

Adieu, cher Albert, écrivez, si vous le trouvez bon, une lettre de condoléances à madame d'Escars, c'est votre droit, et je pense que vous vous en ferez un devoir.

LOUISE A FRANTZ.

Comme mes jours passent lentement... mes heures sont monotones... Aucun événement ne les distingue entre elles; où vais-je? Quand le soleil passe ses rayons lumineux à travers mes rideaux, je me dis: il est donc jour? Quand les ténèbres s'étendent partout, je ne le sais pas; ma pensée regarde ce qui se passe en mon âme; tout à coup, autour de moi, des flambeaux s'allument. Alors, je sors de ma longue et profonde rêverie, il est nuit! c'est le moment du souvenir, huit heures sonnent... Ah! c'est l'heure de la révélation, l'heure du serment, l'heure qui a rivé ma chaîne et mon nom à la prière d'un mourant. M. d'Escars m'avait bien jugée, je ne me remarierai jamais! je préférerais mourir que de léguer mon fils à sa famille. Comme elle me le prendrait, s'en emparerait sous toutes les formes, tuerait tous ses nobles instincts pour le ramener à la taille de ses idées étroites, et d'un siècle passé et jugé! j'en ai le frisson.

Me voyez-vous être la mère de mon enfant, et abdiquer les droits les plus sacrés, les plus solennels de ce beau titre de mère? le soin de diriger mon fils dans la voie de la probité et de l'honneur? de former son cœur et son âme à toutes les grandeurs, à toutes les générosités, à tous les nobles penchants qui font l'homme éminent et utile? Oh! oui, mieux vaudrait mourir!...

Vous avez maintenant la preuve, cher Frantz, de tout ce que peut avoir de funeste au bonheur un mariage de convenance? On n'a pas mis dans la balance les sentiments particuliers et réels du cœur de votre pauvre Louise; et, cette dernière consolation, de penser sans crime à celui qu'elle n'a cessé d'aimer, lui est encore enlevée. Oui, je le sens, je suis maudite, je suis marquée d'un sceau fatal! Si grande que soit ma résignation, mon âme est enfin révoltée de tant d'outrages! Que suis-je donc en ce monde pour y compter si peu, même au sein de ma propre famille? O ma mère! combien vous avez méconnu vos devoirs envers votre fille! Elle passera dans la vie, triste et désenchantée, à la fleur de ses ans; elle n'aura jamais goûté qu'à la coupe d'amertume. Votre rigueur l'a faite martyre, votre orgueil la tuera! Est-ce donc si difficile de céder aux prières de son enfant? Et les miennes étaient si humbles et si touchantes pourtant! Ce que je vous disais alors: que j'aimais Albert, que je n'aimerais jamais que lui, c'était la vérité, car à cette heure, qu'il m'est

enjoint de le repousser, je ne sais pas vraiment si j'en aurai le courage!...

O cher Frantz, je fonds en larmes, je suis si malheureuse! Soutenez-moi de votre puissante main, car je suis plus accablée qu'il n'est juste; d'un côté le devoir, de l'autre l'amour! Quel combat au-dessus de mes forces affaiblies par une longue souffrance!

Je viens de recevoir une lettre d'Albert. Elle est simplement de condoléances; la voici :

« Madame,

» Le malheur qui vient de vous frapper m'a fait oser
» vous écrire ces quelques lignes. Elles vous portent,
» madame, tous mes compliments de condoléances.

» ALBERT DE SAINTE-CROIX. »

Cette lettre me paraît bien froide, cher Frantz, le premier indifférent venu m'en eût écrit autant... Tant mieux! Le ton de cette lettre a raffermi mon courage, je suis et serai toute à toi, cher Paul!...

ALBERT A FRANTZ.

Je ne sais que faire, cher Frantz, je veux écrire à Louise, et je ne le veux plus. Mille idées contradictoires traversent incessamment mon esprit. Il me semble que je ne la reverrai jamais assez tôt, et alors ma démission est prête, puis j'hésite, car je doute qu'elle m'aime encore, elle regrette son mari! Je lui ai cependant écrit trois lignes de compliments de condoléances, j'ai recommencé dix fois ces trois lignes, je ne sais quoi m'a retenu impérativement de lui parler de notre amour... Et pourtant elle est libre! elle est à moi! à moi seul! Ses serments, est-ce qu'elle les oublie? Oh! si elle avait ce malheur, je la tuerais! Tenez, je suis fou! Mais aussi, Frantz, vous êtes sans pitié, vous me parlez d'elle, et vous ajoutez qu'elle s'occupe exclusivement de son enfant! J'en suis jaloux, elle l'aime, et elle m'oublie, l'ingrate! Oh! je la connais, elle l'aimera toujours plus que tout au monde! Je me souviens avec désespoir de ses belles théories sur l'amour maternel, quand dans nos promenades nous abordions ce sujet. Alors je croyais à un peu de taquinerie de sa part; aujourd'hui je suis sûr qu'elle disait la vérité.

Dois-je lui écrire? Que pourra-t-elle me dire encore pour m'en empêcher? Je vais l'essayer, car je veux à tout prix savoir quels sont ses sentiments pour moi, et si elle a oublié toute idée de justice et de compassion pour un homme auquel elle consentait à donner sa main. Je compte sur votre tendre et généreuse amitié, cher Frantz, pour me renseigner; tout ce qui la touche m'est du plus vif intérêt. Plaider ma cause auprès d'elle, c'est le cas d'exercer votre douce influence; vous assurerez le bonheur de votre ami, car sans Louise la vie m'est impossible! Si elle me repousse, je ne reverrai jamais la France!

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

ALAMONTADE.

(SUITE.)

— Et comment devrais-je le changer?
 — Rendez-le meilleur.
 — Meilleur! répétait je en m'arrêtant tout étonné, et en regardant les yeux humides de madame Bertollon. Est-il donc méchant? est-il vicieux?

— Bertollon n'est ni l'un ni l'autre, répondit-elle; mais il n'est pas bon.

— Et cependant, madame, vous accordez qu'il possède toutes les belles qualités que je lui reconnaissais tout à l'heure. Ne demandez-vous peut-être pas trop à la nature humaine?

— Je ne lui refuse, Alamontade, aucune des qualités que vous avez nommées; seulement, elles ne sont pas *naturelles* chez lui, mais *factices*. Il fait beaucoup de bien, mais jamais parce que c'est le bien, et toujours parce que cela lui est utile. Il n'est pas vertueux, il est habile. Il ne voit dans une affaire que le profit ou la perte, jamais le bien et le mal. Pour arriver à son but, il emploierait aussi bien les artifices de l'enfer que les vertus du ciel. Il ne connaît d'autre bonheur que de satisfaire ses désirs, et il ne vit et n'agit que pour cela, en sachant se servir des circonstances. Le monde n'est pour lui qu'une loterie où tout appartient au plus adroit et au plus heureux. C'est, à ce qu'il croit, le besoin seul qui a rapproché les hommes, créé les États, les lois, les religions et les mœurs. La sagesse, à l'entendre, ne consiste qu'à savoir démêler jusqu'au dernier fil l'écheveau embrouillé des événements. Avec cette expérience, on peut tout ce qu'on veut. Rien n'est en soi juste ni injuste; l'opinion seule consacre et condamne. Voilà, Alamontade, quel est mon mari. Il ne peut pas m'aimer, parce qu'il n'aime que lui. Quand ses goûts et ses sensations changent, il change tout entier. Il met une obstination invincible à poursuivre un but jusqu'à ce qu'il l'ait atteint. Il était d'une famille considérable, mais entièrement déchu de sa haute fortune. Il a voulu être riche; il s'est fait marchand, a disparu dans les pays lointains et est revenu riche d'un million. Il a voulu assurer sa position par un mariage dans l'une des maisons les plus considérables de cette ville; je devins sa femme. Il a voulu avoir du crédit sans se faire d'ennemis; il s'est acquis la faveur publique en refusant les premiers emplois. Avec sa manière de voir, rien ne lui est impossible. Il n'y a rien de sacré pour lui; il passe par-dessus tout. Personne n'est assez fort contre lui, car chacun a une passion, une inclination ou une opinion qui le rend plus faible. »

Ce portrait de Bertollon me frappa. Je trouvai qu'il répondait trait pour trait à l'original. Jamais pourtant

je ne m'en étais fait une idée aussi nette, car je n'en avais encore que le sentiment.

Je découvrais l'abîme infini qui séparait les deux époux, et renonçais à pouvoir les rapprocher.

« Mais, madame, dis-je en pressant avec émotion la main de l'infortunée, ne désespérez pas. L'influence continue de votre vertu et de votre amour finira par l'attendrir.

— La vertu? O mon cher Alamontade, que peut-on espérer d'un homme qui traite la vertu de faiblesse, d'étroitesse d'esprit ou de froideur de tempérament; qui regarde la religion comme un petit commerce de préceptes dont vivent les gens d'église, ou comme un jeu auquel s'attache avec un zèle puéril l'imagination des âmes faibles?

— Mais pourtant il a un cœur, votre mari.

— Il a un cœur, mais pour lui, et non pour les autres. Il veut être aimé sans payer de retour. Ah! peut-on aimer un être semblable? Non, Alamontade; l'amour veut davantage. Il se donne tout entier à l'objet aimé; il vit en lui; il n'est plus maître de soi. Il ne calcule pas; il ne demande rien. Il se livre sans savoir s'il rencontrera fidélité ou trahison; mais il ne saurait vivre sans espérance. Il a besoin d'un autre cœur où il place son ciel. »

XIII.

« Et c'est ici qu'est son ciel! » soupirai-je en rentrant dans ma chambre et en pensant à Clémentine.

Je pris la couronne desséchée et la suspendis à la harpe. Elle avait été pour moi, jusqu'alors, le gage sacré de la faveur de Clémentine. Ne l'avait-elle pas jetée elle-même sur la poitrine où battait un cœur plein de son amour? Ne semblait-elle pas vouloir le couronner de sa propre main? N'avait-ce été de sa part qu'un enfantillage?

Elle était à sa fenêtre. Je lui présentai la couronne en la pressant contre mes lèvres. Elle parut la reconnaître. Elle dissimula en se penchant comme pour voir dans la rue, et ne regarda plus de mon côté.

Ce résultat me mit dans une inquiétude inexprimable. Il semblait qu'elle eût honte de m'avoir fait autrefois ce présent. Je compris alors tout à coup ce que je voulais, ce que j'espérais. J'aspirais à l'impossible. Jamais je n'avais pensé à avoir Clémentine pour femme. Je l'aimais seulement et désirais être aimé d'elle. Pour femme? moi, le fils d'un paysan mort endetté, moi qui luttais encore contre l'indigence, et qui ne voyais devant moi qu'un avenir incertain, je voulais la plus riche héritière de Montpellier!

Mon orgueil céda à cette pensée. J'aimais Clémentine, mais je lui pardonnais de ne pouvoir pas répondre à mon amour. Je voyais que je ne pouvais changer les rapports de notre position sociale, et au fond j'étais trop fier pour vouloir faire ma fortune par la main d'une femme.



Compte Catis

Pierat

LES MODES PARISIENNES.

Amazone de Lavoigue, Lingerie et Appareil de M^{me} Pagan, Chapeau de Cuvellier, Corsage de M^{me} Vigoureux, Robe de M^{me} Gagelin, gants et Parfums de Faucher Laboullée

J'en revins avec plus d'ardeur à mes études. Je voulais m'élever par moi-même jusqu'à Clémentine. Je passais les nuits sur mes livres; je voulais entendre le jugement important des connaisseurs, et je fis paraître, sans nom d'auteur, un ouvrage sur la législation des anciens, et un recueil de poésies que mon amour secret m'avait en grande partie inspirées. Ces publications obtinrent un succès inattendu. Les éloges publics me relevèrent à mes propres yeux. La curiosité découvrit bientôt le nom de l'auteur, et je recueillis partout les hommages les plus flatteurs. Le résultat de mes premiers essais ralluma en moi une espérance à la lueur de laquelle j'apercevais dans le lointain la possession de Clémentine.

Elle-même me donna la plus douce récompense. Le voile de l'anonyme qui couvrait mon nom ayant été déchiré, elle était un jour à lire à sa fenêtre mon volume de poésies. Sans savoir le nom de l'auteur, elle aurait pu le reconnaître d'avance à mille traits qu'elle seule devait comprendre. Elle regarda de mon côté, sourit, et mit le livre sur sa poitrine, comme pour me donner à entendre: « C'est à ce cœur que tes vers s'adressent; il les comprend, et il est plein d'une muette reconnaissance. »

Je repris la couronne desséchée que j'avais si souvent chantée. Elle sourit, baissa la tête et ne regarda plus de mon côté.

XIV.

Personne n'était aussi enchanté de mon succès que mon ami Bertollon; il me témoignait chaque jour plus d'attachement et de confiance. Nous étions comme frères; il se livrait tout à moi, et il me prouva en mille occasions qu'il avait aussi un cœur pour les autres. Il ne laissait pas passer un seul jour sans faire une bonne action; et c'était le plus souvent le hasard qui m'apprenait quelque beau trait de lui.

« O Bertollon, m'écriai-je un jour en le serrant avec effusion entre mes bras, quel homme tu es! Pourquoi faut-il que je te plaigne autant que je t'admire? »

— Je ne mérite ni l'un ni l'autre, me dit-il avec le plus aimable sourire.

— Non, Bertollon, on est à plaindre quand on est bon et vertueux comme tu l'es, et qu'on ne veut pas l'être. Tu traites la vertu de faiblesse et d'entêtement, et pourtant tu ne manques jamais à aucun de ses préceptes.

— Très-bien, Alamontade. Que cela te suffise. Pourquoi te fatiguer sans cesse à vouloir me convertir? Quand tu seras plus âgé, tu feras comme moi. Pour le moment, sois au moins tolérant. Peut-être seulement le même enfant a-t-il un double nom.

— J'en doute. Accepterais-tu volontiers la misère, Bertollon, pour être fidèle à la justice?

— Qu'appelles-tu la justice? Ton expression n'est pas claire.

— Si tu pouvais sauver la ville entière de Montpellier en sacrifiant ta fortune ou ta vie, serais-tu capable d'accepter la pauvreté pour toute ta vie ou même la mort?

— Monsieur Colas, tu divagues encore; il faut être extravagant pour demander et pour faire de pareils sacrifices. Il est bon qu'il y ait dans le monde de semblables extravagants; mais réfléchis donc une fois. Je suis fâché pour toi de te voir avec ces illusions; tu ne seras jamais heureux ainsi. Parcours le monde entier, réunis ensemble tous les fous qui consentiraient à mourir pour tes idées, et sur des centaines de millions tu ne trouveras pas un homme. Rien n'est vrai, bon, utile, juste et beau, que suivant de certains rapports. Les jugements des hommes sont partout différents. Combien ont cru mourir pour sauver le monde! Ils sont morts pour leur idée, et non point pour le monde. On en rit ensuite comme de fous.

— Je devrais te haïr, Bertollon, pour de telles paroles.

— Alors, tu n'aurais pas toute la charité que prescrivent tes principes.

— Si tu pouvais, en me perdant, augmenter ta fortune, voudrais-tu me perdre?

— Je devrais te haïr pour une pareille demande, Colas.

— Mais n'étais-je pas en droit de la faire? Tu ne recherches, dis-tu toi-même, que ton utilité. Tu ne juges les actions que par leurs résultats.

— Mon cher Colas, je vois d'avance que tu seras un mauvais avocat, et que tu feras mal tes affaires, si tu ne te charges que des causes que tu croiras bonnes, et si tu refuses toujours les mauvaises qui pourraient t'être avantageuses.

— Je te jure, Bertollon, que je me mépriserais toute ma vie si j'ouvrais jamais la bouche pour charger l'innocence et défendre le crime.

— Eh bien, mon bon petit fou, tu le feras plus d'une fois, car tu ne trouveras pas toujours l'innocence ou la culpabilité des hommes marquées sur leur front. Va, tu seras le fou du monde, si tu ne marches pas dans les mêmes voies que lui. »

Nous nous quittions souvent ainsi. Je ne savais que penser de lui. Il m'aurait fait horreur, s'il ne m'avait pas toujours exprimé ses affreuses idées en plaisantant, comme s'il n'y croyait pas lui-même. Il ne voulait quelquefois que me mettre en colère, et, quand il avait réussi, il riait de tout cœur; mais c'étaient surtout ses actions qui démentaient ses paroles.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

PETIT COURRIER.

Il y a des contrastes bien étranges et bien pénibles à la fois. On vient d'élever, dans la décoration extérieure du nouveau Louvre, une statue à Clodion, statuaire longtemps méconnu, et qui cependant a produit une foule d'œuvres remarquables. Presque en même temps, on sollicite une place dans un hospice pour une descendante de cet artiste, sa petite-nièce ou sa petite-fille. L'association des peintres, sculpteurs, etc., etc., a-t-elle connaissance de ce fait affligeant ?

* * Je tiens d'une couturière fort à la mode, de la reine des couturières de Paris, une grosse nouvelle, une nouvelle de la plus haute importance. Toutes les crinolines vont s'en hérissier, toutes les cages d'acier vont en vibrer. Crinolines et cages vont disparaître.

Rassurez-vous cependant, mesdames : il ne s'agit pas de renoncer à ce vaste développement du jupon qui vous fournit un si aimable prétexte de payer mille francs une robe qui ne vous en coûterait que cent sans cela. Il suffit seulement de changer la forme du jupon, et par conséquent celle de la cage et de la crinoline.

Décidément on abandonne la forme ronde. Les femmes n'auront plus l'air d'une sonnette de boudoir de grand format. On renonce au panier actuel qui remonte à Henri IV, et dont le chancelier de l'Hôpital défendit l'usage par une loi somptuaire qui ne fut point écoutée; on renonce au vertugadin de la belle Gabrielle d'Estrées, à ce vertugadin qu'en 1594, au baptême du petit Sourdis, elle portait *tant large et tant chargé de perles et parures qu'elle ne pouvait se soutenir*.

Le panier dont on va adopter la mode est le panier ovale de la fin de Louis XV et des premières années de Louis XVI, panier sans bouffant par devant ni par derrière, mais se développant sur les hanches de façon à donner à la robe une envergure considérable. Sur ce panier, présentant une surface considérable, on pourra disposer les robes comme au dix-huitième siècle; la robe de dessus, ouverte par devant, se drapera sur une riche robe de dessous, comme on drape aujourd'hui les rideaux d'alcôve, avec des agrafes à la hauteur du genou pour relever ces draperies en guise de patères. Les dames seront alors dans l'impossibilité de passer par la porte la plus large autrement que de côté.

Le grand avantage de ces robes, c'est que les femmes qui n'ont pas de voitures à elles ne pourront jamais les adopter. En effet, il sera impossible de marcher dans la rue avec cela, les trottoirs n'y suffiraient pas. Il sera impossible aussi d'aller en omnibus. Les ouvrières, les bourgeois, les femmes qui n'ont pas une grande fortune, seront donc forcées de renoncer à l'espoir de jamais porter ces paniers-là. Voilà donc enfin

une toilette qui sera une distinction, un privilège exclusivement réservé aux grandes dames... et aux dames du demi-monde.

J'ai déjà vu deux cages disposées pour ces nouveaux paniers; elles forment un ovale extrêmement allongé, de manière à faire ressembler la robe d'une femme à un éventail ouvert.

La mode des cannes pour les femmes revient aussi, comme sous Louis XV et sous Louis XVI. Aujourd'hui comme alors la largeur et le poids des vêtements et la hauteur des talons rendent la marche des femmes fort difficile.

Enfin on parle beaucoup de la résurrection des mouches. Mais cette fois ce sont les camélias qui donnent le signal. Il y en avait beaucoup au dernier bal de Mabile. On peut donc prévoir que les femmes comme il faut ne tarderont pas à suivre l'exemple des femmes comme il en faut. Il est bon, à ce propos, de rappeler à ces dames les noms que l'on donnait aux mouches sous Louis XV et sous Louis XVI. Celle du front se nommait *majestueuse*; celle de la tempe, près de l'oreille, *dis-crète*; celle du coin de l'œil, *passionnée*; sur le nez, *effrontée*; sur la joue, *galante*; sur le pli que forme la bouche en souriant, *enjouée*; au coin de la bouche, *baiseuse*; sur la lèvre, *coquette*; sur le cou, derrière l'oreille, *tentatrice*; sous le menton, *provocante*; sur le sein, *friponne*; sur un bouton, *recéleuse*; sous l'œil, près du nez, *assassine*; au coin de la narine, *mutine*, etc.

Bien poser une mouche est chose difficile. Une mouche placée au hasard, ce n'est qu'une tache sur la peau; bien placée, c'est un accent sur une voyelle, cela donne du ton; de *muet*, le regard devient *ouvert* ou *aigu*; cela ajoute à l'expression du sourire; cela attire et fixe le regard des hommes. C'est un point de mire aimable. Une vieille femme, pleine d'esprit et de bonté, me racontait qu'elle avait souvent entendu dire à sa mère, laquelle a brillé à la cour de Marie-Antoinette, que rien ne donnait de la vivacité, de la finesse, de causticité polie, du sel à la conversation, comme les mouches. Et comme je me récriai, elle me dit en souriant :

C'est cependant bien simple à comprendre. « La confiance, a dit la Rochefoucauld, fournit plus à la conversation que l'esprit. » Eh bien, les mouches inspirent de la confiance aux hommes, car les mouches sont une prévenance, une agacerie, une coquetterie que leur adressent les femmes. Et puis, n'est-il pas vrai que les mouches ajoutent à l'expression de la physionomie, que l'esprit étant avant tout chose de rapport, de mesure, on se met de suite au diapason de la personne avec qui l'on cause, et que par conséquent on a plus d'esprit avec une personne qui a la physionomie vive et animée qu'avec une personne dont l'expression est insinifiante ?

Madame de Staël définit la conversation : une manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réci-

proquement, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, de manifester son esprit dans toutes les nuances, par l'accent, le geste, le regard, de produire à volonté une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, etc... Eh bien, les mouches ne donnent-elles pas un accent, une nuance à la physionomie, et par conséquent à l'esprit? Les mouches sont toutes chargées de cette électricité charmante de l'esprit, et, quand une femme souriait, c'était de ses mouches que l'on croyait voir jaillir les étincelles. Comment voulez-vous que les hommes n'eussent pas d'esprit avec elles? Aussi ce temps-là, le temps des mouches, est le temps de la causerie par excellence.

Vite des mouches donc, mesdames!

PAUL D'IVOY.

** Le 16, le 17 et le 18 septembre a eu lieu la troisième exposition, celle du concours d'architecture. Huit élèves ont été admis au concours. Voici leurs noms dans l'ordre d'inscription dressé à la suite du concours préparatoire. Ce sont MM. Heim, Coquart, Moyaux, Rouger, Boitte, Ernest Moreau, Roger, David.

On leur a donné pour sujet de concours de faire le projet d'une *Faculté de médecine* avec tous les développements qu'exige un établissement public de cette importance dans une capitale.

C'est le 23, le 24 et le 25 qu'aura lieu l'exposition du concours de peinture.

On a signalé souvent un des vices de l'organisation actuelle de l'École des beaux-arts : c'est l'insuffisance de l'enseignement de l'École qui force les élèves à chercher dans des ateliers particuliers cet enseignement qu'ils ne trouvent pas où on devrait le leur donner. Naturellement les élèves se rendent tous dans les ateliers des académiciens qui seront leurs juges, et où seulement se trouve la clef de l'École de Rome.

Cette année, dix concurrents ont été mis en loge pour le concours. Sur ces dix concurrents, neuf appartiennent aux ateliers de MM. Léon Coignet et Picot. Ce sont MM. Romagny, Sellier, Bonnat, Michel, Heuner, Marius Abel, Hector Leroux, Léon Perrault et Ulmann; le dixième seul, M. Durangel, est élève de MM. Horace Vernet et Walsmuth.

Le sujet du concours est *Jésus et la Samaritaine*. Ce sujet est heureusement choisi, quoique déjà souvent traité par les maîtres.

L'exposition des œuvres ayant obtenu les prix et celle des envois de Rome aura lieu le 27, le 28 et le 29 septembre. Dans les premiers jours d'octobre, la distribution solennelle des récompenses se fera au palais de l'Institut.

** Le *Bulletin des lois* publie, sous le titre de *Statut des maisons impériales de Napoléon*, un décret en date du 14 août, ayant pour objet de coordonner et de réunir dans un seul et même statut les diverses dispositions des décrets et ordonnances antérieurs, concernant les maisons impériales de la Légion d'honneur.

Voici les principales dispositions de ce statut :

« Les maisons destinées à l'éducation des filles des membres de la Légion d'honneur sont :

» La maison impériale Napoléon de Saint-Denis,

» Et les deux succursales : la maison impériale Napoléon d'Écouen, et la maison impériale Napoléon des Loges.

» Elles sont placées sous la surveillance et l'autorité du grand chancelier de la Légion d'honneur.

» Le nombre des places gratuites est fixé à huit cents, dont quatre cents pour la maison de Saint-Denis et quatre cents pour les deux succursales.

» Les places gratuites dans la maison impériale Napoléon de Saint-Denis sont réservées exclusivement aux filles légitimes des membres de la Légion d'honneur sans fortune, ayant au moins le grade de capitaine et au-dessus, ou une position civile correspondant à ce grade.

» Les filles légitimes des légionnaires des grades inférieurs, jusqu'à celui de soldat inclusivement, peuvent être admises dans les succursales d'Écouen et des Loges.

» Il ne peut être accordé qu'une seule place gratuite par famille.

» Des élèves pensionnaires aux frais des familles pourront être admises dans les maisons impériales Napoléon.

» Le nombre en est fixé à cinquante pour la maison de Saint-Denis, et à quarante pour les deux succursales.

» Les places d'élèves pensionnaires sont données aux filles, petites-filles, sœurs, nièces ou cousines des membres de la Légion d'honneur.

» Les élèves reçoivent des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, de grammaire, d'histoire, de géographie, de cosmographie et de botanique usuelle, et les leçons de danse nécessaires à leur maintien et à leur santé.

» Elles peuvent aussi, suivant leur aptitude, recevoir des leçons de musique et de dessin.

» Les élèves font leurs robes, leur linge et celui de la maison.

» On leur enseigne tout ce qui peut être utile à une mère de famille, comme la préparation des aliments et les travaux de buanderie.

» La maison de Saint-Denis est régie par une surintendante nommée par l'empereur, sur la présentation du grand chancelier de la Légion d'honneur.

» Il y a cinq dignitaires, douze dames de première classe, trente-trois dames de deuxième classe, dix dames novices, dix demoiselles novices et vingt postulantes au noviciat.

» Les dignitaires sont :

» 1^o Une inspectrice, qui a autorité dans la maison après la surintendante, et qui la remplace dans toutes ses fonctions en cas d'absence ou de maladie;

» 2^o Une directrice des études;

» 3^o Une économe trésorière;
 » 4^o Une dépositaire de la lingerie et de la roberie;
 » 5^o Une directrice des infirmeries et de la pharmacie.

» Le traitement de la surintendante est fixé
 à 9,000 fr.
 » Celui de la dignitaire inspectrice, à 2,400
 » Celui d'une dignitaire, à 2,000
 » Celui d'une dame de première classe,
 à 4,200
 » Celui d'une dame de deuxième classe,
 à 800
 » Celui d'une dame novice, à 400

» Les succursales de la maison impériale Napoléon de Saint-Denis sont desservies par la congrégation religieuse existant sous le nom de *Congrégation de la Mère de Dieu*. »

* * Pigal vient de mourir à l'âge de soixante-six ans. Sculpteur d'un talent assez modeste, Pigal était connu pour sa statue de Mirabeau et pour sa restauration de la porte Saint-Denis, mais surtout pour son amour passionné du bric-à-brac. Les collectionneurs de Labruyère ne sont rien auprès de ce qu'était Pigal, le père Pigal, comme disaient les marchands de tableaux et de curiosités en ôtant leur chapeau. Je me rappelle l'avoir vu mourant de faim parce qu'il se condamnait à vivre pour cinquante centimes par jour, afin d'avoir de quoi acheter des curiosités, des médailles surtout, des bronzes et des tableaux. Chodruc-Duclos de l'art, il avait toujours quelque objet à poursuivre. Il y a deux ans, il cherchait à Paris la vraie Vierge de Loreto de Raphaël.

— Je sais bien, disait-il, qu'il y a des Vierge de Loreto à Rome, à Naples, à Milan, etc.; mais la bonne n'y est pas, ni en Angleterre, ni en Allemagne. La bonne, celle que Jules II commanda à Raphaël, et qui fut placée à l'église Santa-Maria del Popolo à Rome, celle que Sandrart vit encore en 1575, celle que Vasari a décrite, n'est pas du tout, comme l'ont cru Lanzi, Passavant, Mussi et d'autres, celle que Lottorius de Rome légua par testament, en 1717, au couvent de l'église de Lorette, et que les moines cachèrent lorsque Napoléon exigea ce chef-d'œuvre. La Vierge du Louvre n'est qu'une copie. Quant à moi, j'ai des documents historiques certains. Je sais où se trouve le véritable original de la Vierge de Loreto.

Or, le véritable original de la Vierge de Loreto se trouvait chez un marchand de tableaux du boulevard Beaumarchais *qui n'en savait pas la valeur*. Le père Pigal pouvait l'acheter pour quinze francs. Mais, hélas! il n'avait que le tiers de cette somme. Je lui prêtai dix francs. Le lendemain, il me les rapporta; le désespoir était peint sur ses traits. Un misérable, un *gredin*, un Anglais lui avait volé la Vierge de Loreto et l'avait achetée; et *le gueux* avait osé la marchander; il avait eu le trésor pour douze francs.

Combien le père Pigal avait acheté aussi de Raphaël et de Rubens à quarante sous, de toiles fantastiques, d'ébauches de rapins, de dessus de portes crévés, de peintures enfumées, de médailles romaines fabriquées en Allemagne, de coupes, de porcelaines douteuses, d'étrusques fêlés, de Bernard Palissy hétéroclites! Quel drame que cette vie du collectionneur pauvre! Il faut être Balzac pour dépeindre ces héros, ces martyrs de la peinture, ces génies incompris, ces rêveurs, les dupes et les filous, les fanatiques et les roués! Que de faits, que de sentiments à raconter et à décrire!

Le père Pigal est mort subitement; on l'a trouvé chez lui, dans son fauteuil, déjà glacé par la mort, entouré de ses acquisitions de la veille. Il tenait à la main une médaille douteuse. Pour l'acheter, il n'avait pas diné.

* * Un tombeau, dit le *Courrier Franco-Italien*, vient d'être élevé à Zingarelli, dans l'église Saint-Dominique-le-Majeur de Naples, par les soins de son ami Benedetto Vita et grâce à une souscription nationale. Il est placé entre les deux premières chapelles qui sont à gauche de la chaire. Une simple lyre et un portrait l'indiquent aux visiteurs. Le jour où on y a déposé les cendres de l'illustre maître a été un jour solennel. Rien surtout n'a été plus imposant que la grand'messe exécutée par cent cinquante instrumentistes et choristes, sous la direction de Mercadente, le patriarche de la musique napolitaine, qui a précisément succédé à Zingarelli au Conservatoire.

* * On annonce la mort, à Montréal (Canada), de M. Michel Bibaud, publiciste et journaliste, défenseur ardent de la nationalité canadienne, et surtout de la conservation de la langue française. Tour à tour rédacteur de l'*Aurore des Canadas*, du *Spectateur canadien*, de la *Bibliothèque canadienne*, du *Magasin du bas Canada*, de l'*Observateur canadien*, de l'*Encyclopédie canadienne*, il laisse en outre une *Histoire du Canada* depuis la conquête, écrite en français, et une foule de petits ouvrages élémentaires.

* * Il y a quelques jours, chez un savant qui est en même temps un homme du monde, chez un homme versé dans les sciences exactes les plus ardues, qui leur doit sa réputation, et qui en même temps ne se croit pas dispensé par la science d'aimer le monde, les beaux-arts, les grands artistes, la musique surtout; chez un homme incapable de dire le mot d'un savant qui venait d'entendre une sublime tirade de Corneille: — « Qu'est-ce que cela prouve? » chez cet homme aimable qui me défend de le nommer, on faisait de la musique. Il avait réuni des artistes distingués dans son hospitalière maison, et dirigeait le concert dont il avait voulu composer le programme.

Dans cette soirée charmante et instructive, on a passé en revue les différentes révolutions de style qui ont eu lieu en France depuis Lulli jusqu'à Rossini. On

a remonté même plus haut que Lulli. Un jeune homme, simple employé du ministère de l'intérieur, a chanté un air de la *Finta pazza* de Strozzi, qui fut jouée, en 1645, à Paris, par une troupe de chanteurs italiens que Mazarin avait fait venir. Mazarin était un vrai dilettante : il ne se bornait pas à dire : — Qu'ils chantent, ils payeront ! Il voulait encore qu'on ne chantât pas faux. Le même chanteur a dit aussi un air de *Pomone*, le premier opéra français joué au mois de mars 1671, au jeu de paume de la rue Mazarine. C'est là que naquit l'Académie royale de musique, sous la direction de l'abbé Perrin et de Cambert.

Après ces deux morceaux, la comtesse de C..., dont on connaît le talent et la belle voix, a chanté un air des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, de Lulli et Quinault (1672), et un grand air de l'*Armide* de Lulli. C'était une vraie curiosité que d'entendre ce chant, ou plutôt cette espèce de déclamation notée, de mélodie traînante, où la musique suit les paroles dont elle n'est que l'auxiliaire.

Après cela, on a entendu successivement : un duo de l'*Europe galante* de Campra (1697), où l'on trouve déjà plus de vivacité dans le rythme ; un chœur et l'air *Tristes apprêts, pâles flambeaux...* du *Castor et Pollux* de Rameau.

Nous voici à la querelle du coin du roi et du coin de la reine. La comtesse de C... chante alternativement le grand air de l'*Armide* de Gluck, et, avec M. le baron de T..., le duo d'Angélique et de Médor dans le *Roland* de Piccini : *Médor, vous avez lieu de croire...*

On a chanté ensuite : un air de Méhul, l'air *Ombra adorata* de *Roméo et Juliette*, de Zingarelli, un air de *Don Juan*, et enfin quatre des plus beaux morceaux du plus beau drame lyrique qui ait été écrit depuis *Don Juan*, *Guillaume Tell*.

Don Juan et *Guillaume Tell*, Mozart et Rossini, il n'y a peut-être que ces deux maîtres qui puissent supporter cette redoutable épreuve d'être joués au piano en réduisant tous leurs effets. Ils n'y perdent rien. Cette admirable musique de *Guillaume Tell* est si vive, si expressive, si généreuse, si pleine de lumière et de feu, elle rend si bien tous les sentiments, depuis l'ivresse de l'amour jusqu'à la passion de la liberté, qu'elle vous pénètre, vous échauffe, vous attendrit et vous éclaire, quoique privée de tout le prestige de l'orchestre et des accessoires. C'est le plus grand éloge que l'on puisse faire de l'œuvre d'un maître.

* Des lettres de Rimini annoncent qu'une nouvelle partition de M. Verdi, *Aroldo*, a eu un succès immense. Le maestro a été rappelé trente fois sur la scène, et le poète Piave a eu aussi les honneurs du rappel. Après la représentation, les spectateurs, musique en tête, se sont portés en masse, avec des torches allumées, sous les fenêtres de M. Verdi, et jusqu'à deux heures du matin les vivats, les applaudissements n'ont pas discontinué.

* * Le célèbre philosophe allemand Schelling est mort à Ragatz le 20 août 1854. Le 20 de ce mois, une couronne a été déposée sur sa tombe, au pied du monument en marbre que le roi de Bavière lui a fait ériger l'année dernière. Ce monument contient dans sa partie supérieure une niche où se voit le buste du noble vieillard ; au-dessous se trouve un bas-relief représentant l'illustre professeur dans sa chaire, au milieu de ses auditeurs ; en face est placé le roi de Bavière dans une attitude méditative. Sous le bas-relief on lit cette inscription : « Au premier penseur de l'Allemagne, Frédéric-Guillaume-Joseph de Schelling, conseiller intime et professeur de philosophie. S. M. le roi de Bavière Maximilien II a fait ériger ce monument à son maître chéri. » (Le Temps, de Berlin.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-ITALIEN : *Saül*, tragédie en cinq actes et en vers d'Alfieri (troupe italienne). — THÉÂTRE-LYRIQUE : *Euryanthe*, opéra en trois actes, musique de Weber, paroles de MM. de Saint-Georges et de Leuven.

Nous avons eu, à propos d'*Octavie*, si supérieurement interprétée du reste par madame Ristori, l'occasion d'exprimer notre opinion sur le talent et la manière d'Alfieri, le grand tragique italien, pour lequel on semble éprouver dans sa patrie un enthousiasme qui ne paraît pas devoir être partagé en France. *Saül*, la nouvelle œuvre offerte au public par M. Salvini, nous affermit encore dans le jugement que nous avons porté après l'audition d'*Octavie* : d'ailleurs, il faut bien le dire, le goût de la tragédie n'existe plus en France, et il y a longtemps que chacun l'a reconnu ; si deux grandes actrices, mademoiselle Rachel et madame Ristori, ont pu encore obtenir de grands succès avec elle, ce n'est qu'à l'aide de talents hors ligne, et cela ne constitue qu'une exception dont on ne peut faire un argument en faveur de ce genre, qui ne sera bientôt plus qu'une tradition respectable appartenant à l'histoire de l'art dramatique. Les essais de la compagnie italienne ne sont pas faits pour combattre cette conclusion. M. Salvini, malgré son talent très-réel, malgré les qualités distinguées dont il a fait preuve dans son rôle de *Saül*, doit en être convaincu.

Le *Saül* d'Alfieri n'est pas tout à fait celui de l'Écriture sainte, altier, héroïque et imposant malgré ses accès de fureur passagère ; c'est un vieillard faible, indécis, insensé, qui a des colères séniles et impuissantes, et que son fils Jonathas et sa fille Michol gardent et surveillent comme un grand enfant. Michol est

dans la tragédie la femme de David, et elle sait toujours s'entremettre à propos entre son père et son mari pour empêcher que celui-ci ne soit victime de la haine d'Abner, le farouche favori de Saül. Un seul incident met un peu d'intérêt dans cette pièce entièrement dépourvue d'action, c'est la scène où le grand prêtre Achimelech vient reprocher à Saül ses iniquités, et le menace de la juste colère du Roi du ciel. « Tu as prédit mes malheurs, mais tu n'as pas prévu les tiens, » répond le cruel Saül, et il donne l'ordre à Abner de conduire le grand prêtre au supplice, et de faire en outre égorger les femmes, les enfants, les esclaves et même les troupeaux, pour qu'il ne reste rien de l'exécrable race d'Achimelech. Cette horrible exécution sert ensuite de motif à l'auteur pour composer une grande scène de délire dans laquelle Saül revoit les ombres de ceux qu'il a fait égorger, des fleuves de sang et toutes les horreurs qu'il a lui-même ordonnées. M. Salvini rend cette scène difficile avec un talent très-élevé; la beauté de ses traits, la noblesse de ses mouvements, contribuent à le rendre superbe. Les autres artistes de la troupe italienne actuelle sont supérieurs à ceux qui accompagnaient madame Ristori l'hiver dernier. M. Piccinini a représenté le grand prêtre avec noblesse et dignité; le reste de la troupe est très-convenable, et forme un ensemble des plus satisfaisants.

Le Théâtre-Lyrique, qui a été si bien récompensé d'avoir monté *Oberon* à la saison dernière, vient d'inaugurer sa nouvelle année théâtrale par la reprise d'*Euryanthe* de Mario von Carl Weber. Comme *Preciosa*, *Freyhiltz* et *Oberon*, cet opéra était presque inconnu à Paris, où il n'avait été représenté que trois fois il y a une vingtaine d'années. Les talents de Nourrit, de Levasseur et de madame Damoreau furent impuissants à combattre l'ennui qui naissait d'un scénario languissant et d'une œuvre musicale trop chargée de récitatifs. La partition a beaucoup gagné à être débarrassée de ces interminables récitatifs, qui se sont forcément transformés en dialogues pour le Théâtre-Lyrique; en outre, MM. de Saint-Georges et de Leuven ont fort habilement remanié le livret, qui est devenu presque intéressant grâce aux incidents qu'ils ont su lui adapter.

Euryanthe est une jeune fille promise à un chevalier du nom d'Odoart qu'elle aime, — l'histoire se passe du temps des croisades; — tout semble sourire à cette union, qui a l'approbation du grand-duc quelconque chez lequel l'action se développe. Malheureusement pour Euryanthe, elle est en même temps aimée d'un chevalier Reynold, homme peu scrupuleux, qui accepte tous les moyens pour atteindre son but, et qui, sur les conseils d'une Moresque nommée Zarah, ose se vanter d'avoir obtenu de la jeune fille des témoignages d'amour qui ne lui permettent plus de devenir la femme d'un autre. Reynold profère ses calomnies devant toute la cour. Euryanthe se désespère, proteste de son innocence, le tout en vain; on ne la croit pas, on l'abandonne, et elle se voit perdue et menacée d'appartenir

à son odieux persécuteur; cependant le grand-duc permet que la coupable en appelle à la justice de Dieu si un champion se présente qui veuille combattre pour elle. Cet incident dérouté un peu Zarah et Reynold, qui espèrent que personne ne voudra soutenir la cause de la pauvre Euryanthe. Leur attente est trompée: un chevalier inconnu, couvert d'armes anonymes, fait annoncer qu'il est prêt à combattre en champ clos contre Reynold. Zarah alors a recours à son talent de magicienne, et va dans une forêt fabriquer, avec l'aide de gnomes et de démons affreux, une arme fée qui rend celui qui la possède invulnérable; elle remet cette épée à Reynold, qui marche au combat plein d'ardeur et de sécurité. Au moment de commencer la lutte, le grand-duc ordonne aux champions de lever leurs visières; ils doivent se connaître avant de se défier; l'inconnu obéit, et on reconnaît Odoart, qui a voulu tenter ce dernier moyen pour faire proclamer l'innocence de sa fiancée, pour laquelle son amour plaide en secret. A sa vue, Zarah jette un cri sourd de désespoir; elle n'a poussé Reynold à tant de trahisons et de crimes que parce qu'elle voulait à tout prix rompre l'union d'Euryanthe et d'Odoart. Elle aime Odoart, et elle s'aperçoit avec terreur qu'elle va être cause de sa mort, puisqu'il se trouve en face d'un rival invulnérable. Sa ruse habituelle la sert encore une fois; elle s'approche du grand-duc, et lui conseille tout bas d'ordonner aux chevaliers d'échanger leurs armes, afin que la loyauté du combat soit évidente pour tous. Le grand-duc écoute cet avis; l'ordre est donné. Alors Reynold se sent perdu et avoue sa trahison; après lequel aveu il n'y a plus qu'à assister à la noce traditionnelle qui clôt tout opéra-comique.

Mademoiselle Amélie Rey débutait dans le rôle d'Euryanthe, qu'elle chante avec éclat, — avec peut-être trop d'éclat. — Mademoiselle Borghèse a été très-justement applaudie dans Zarah, dont le costume original lui sied à merveille. M. Michot a très-bien représenté le vaillant Odoart. Le reste a été convenable. Le magnifique duo des femmes, l'ouverture, les chœurs et les morceaux importants, ont produit une grande impression sur l'auditoire, et prédisent au Théâtre-Lyrique une longue et fructueuse série de représentations.

MAXIME TERMONT.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.